

Langue et littérature françaises du Moyen Age

M. Félix LECOY, membre de l'Institut

(Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), professeur

Nous avons repris, et poursuivi, au cours de nos leçons du *mardi*, l'examen des romans français du XIV^e siècle, ces parents pauvres de notre littérature médiévale. Nous avons été occupé toute l'année par le grand cycle dont le départ est formé par le *Baudouin de Sebourg* et dont nous avons quelques bonnes raisons de penser que les suites, aujourd'hui perdues sous leur forme première, ont survécu dans les romans en prose de *Jean d'Avesnes* et, surtout, le *Saladin*, sans compter la version tardive de la *Comtesse de Ponthieu*, remise au goût du jour et intercalée dans la vaste compilation.

Le *Baudouin de Sebourg* a été notre plat de résistance. Ce long poème (plus de 26 000 vers) jouit d'une certaine réputation dans le petit monde de la critique littéraire qui affirme l'avoir lu (nous en possédons une édition très médiocre et très rare, parue en deux volumes à Valenciennes, en 1841) ; on en loue la verve gaillarde, la vivacité d'imagination, le caractère alerte de la narration. On a cru y relever la marque d'un esprit populaire de bon aloi, et même un certain « anticléricalisme » (au sens médiéval, s'entend), affranchi de préjugés. Il semble qu'il faille beaucoup rabattre de ces éloges. Le *Baudouin de Sebourg* n'est qu'un roman d'aventures pseudo-historiques, placé dans le cadre de la croisade, mais une bonne part de l'action est occupée par une sombre — et banale — histoire de trahison qui a les Flandres pour théâtre, et où l'on voit un félon vassal s'emparer du royaume de son maître, qu'il a vendu aux Sarrasins, puis s'efforcer, au moins en un premier temps, d'épouser la veuve de son seigneur. Il est naturellement aidé dans sa tentative d'usurpation et ses efforts pour se maintenir au pouvoir par un roi de France, dont on ne sait trop (selon un schéma banal et traditionnel) si l'on doit admirer le plus la cupidité (car le traître le couvre d'or) ou la sottise. Pendant ce temps, divers membres de la famille opprimée se rendent en Orient, ou en reviennent, et font sur les mers les rencontres les plus inattendues (mais providentielles pour le narrateur, et pour cause),

rencontres qui tantôt les jettent dans les prisons infidèles, tantôt, au contraire, les délivrent inopinément et par miracle des situations les plus périlleuses et proprement désespérées. On ne manque pas de trouver non plus, parmi les personnages, la jeune sarrasine au grand cœur qui, depuis sa plus tendre enfance, garde, soigneusement cachée au fond de son âme, l'étincelle de la vraie foi. Il est vrai qu'ici, contrairement à la tradition littéraire, cette sarrasine n'épouse pas le héros de l'histoire, mais simplement, si l'on peut dire, son frère aîné, à qui elle avait été promise par le vieux seigneur chrétien, père du lignage, en récompense de la consolation et du réconfort qu'il avait trouvé auprès d'elle, et de sa vertu, alors qu'il gémissait dans la servitude des mécréants. Quant au héros, Baudouin, c'est bien le fils du personnage trahi, un fils qui se couvrira de gloire en Orient et rétablira, en Occident, les affaires de sa mère, mais c'est un fils enlevé aux siens, à la suite d'un accident banal, dès le berceau et élevé dans l'ignorance de sa véritable naissance. Et le fil ténu qui relie les aventures auxquelles il est mêlé est le désir qui pousse cet enfant trouvé à la recherche de ses parents, sur les grands chemins. Inutile de dire que, ces parents, il a de multiples occasions de les rencontrer, de les aider, de les combattre parfois, mais sans que jamais ni les uns ni les autres aient le moindre soupçon, avant les dernières pages du roman, de leurs véritables relations. Pour relever quelque peu le tout-venant banal des narrations de ce type (voyages en mer, batailles, combats singuliers, sièges de villes, déguisements, etc.), l'auteur a utilisé un certain nombre d'épisodes ou de thèmes empruntés aux traditions les plus diverses : épreuve infligée à Moïse enfant, fabliau du mari confesseur, miracles tirés du livre de Marco Polo, épisode du royaume des Assassins, etc. ; on y voit même Baudouin jouer un instant un rôle imité de celui de Barlaam ; et il y a aussi l'histoire d'une ampoule du Saint Sang, volée par un Sarrasin, gardée sept ans par un lion céleste, puis retrouvée par notre héros, et dont on est en droit de supposer qu'elle est comme une sorte de pré-histoire du Saint Sang vénéré à Bruges. On peut sans doute aussi faire au caractère de Baudouin le crédit d'une certaine originalité. Baudouin n'est pas, en effet, le héros épique entièrement banal. Il joint à sa force indomptable, à son courage inflexible la truculence d'un bon vivant, la gaîté d'un joyeux farceur et les scrupules légers d'un coureur de filles. Aussi le ton de la narration est-il souvent infléchi vers le burlesque. Le poème n'était évidemment pas destiné à l'usage exclusif des nobles publics (à qui il n'était pas interdit, bien entendu, d'y prendre également plaisir) ; il semble avoir prétendu à une audience plus large et visé à satisfaire des goûts moins aristocratiques ; on y trouve, en un curieux mélange, aussi bien l'exaltation, peut-être un peu fêlée tout de même, des hautes vertus guerrières traditionnelles de l'épopée que la mise en œuvre d'éléments venus d'une littérature moins guindée ; et les publics dits « bourgeois » (les « classes moyennes » de l'époque, s'il est permis d'employer ce terme) ont dû se réjouir de voir le héros pratiquer des

vertus, ou se laisser aller à des faiblesses, qui étaient tout de même davantage à leur portée. Ce trait, non pas d'ambiguïté à proprement parler, mais, si j'ose dire, plutôt d'ambivalence, est certainement l'un des meilleurs points que l'on puisse porter au compte de l'auteur. C'est, au reste, un trait qui se retrouve ailleurs dans d'autres productions du temps, le *Hugues Capet* par exemple, dont l'inspiration générale, par bien des côtés, ressemble à celle de notre roman. Quoiqu'il en soit, c'est à ce caractère, sans doute, que le *Baudouin de Sebourg* doit d'avoir trouvé grâce, à l'occasion, aux yeux de certains critiques. Certains morceaux, sans être à proprement parler brillants, se laissent lire avec intérêt et curiosité. L'œuvre est certainement une œuvre locale, rédigée par un poète très vraisemblablement originaire de Valenciennes et destinée au public du Nord du domaine français. Le nom de l'auteur est inconnu. La date en est un objet de controverse.

Par delà son intérêt propre, le *Baudouin de Sebourg* gagne, en effet, en importance si on le fait rentrer dans le vaste ensemble dont il n'est qu'une pièce, à savoir la littérature des croisades. Ce n'est pas le lieu d'exposer ici, même rapidement, ce vaste problème, encore obscur sur bien des points. Il suffira de dire que les poèmes épico-historiques, inspirés principalement de la première croisade, n'ont cessé au cours des XII^e et XIII^e siècles d'être sans cesse repris, « enjolivés », déformés et prolongés au point d'aboutir à de véritables romans, dans lesquels la matière proprement historique a fini par être délayée, amenuee et comme noyée au milieu d'événements adventices et controvés, mettant en scène des personnages imaginaires, plus ou moins bien rattachés à des personnages ou à des familles réelles. On peut suivre le progrès de ce long envahissement de la fiction dans les rédactions successives que nous possédons de ce que l'on appelle le cycle de la croisade. Vers le milieu du XIV^e siècle le tout a été repris dans un long poème, le *Godefroy de Bouillon*, que l'on date avec quelque vraisemblance des années 1350-1356. Mais entre ce poème et les textes du XIV^e siècle, une sorte de hiatus subsiste, et nous soupçonnons que des textes aujourd'hui perdus — ou qui dorment encore dans les bibliothèques, tels qu'un ms. de Turin, naguère victime du grand incendie de 1904, mais encore utilisable, ou le ms. B. M., Add, 36 615 — pourraient sans doute combler le vide. Dans ce travail de reconstruction, on a parfois pensé que le *Baudouin de Sebourg* (et l'ensemble dont il n'est qu'un débris) avait pu jouer son rôle, à moins qu'il ne soit, au contraire, qu'un dérivé de ce *Godefroy* ; et c'est un problème que de décider si le *Baudouin* est antérieur ou postérieur au *Godefroy*. Dans l'état actuel de nos connaissances, il est vraisemblable qu'il est postérieur, mais il faudra attendre soit la publication, soit l'analyse détaillée des versions que nous connaissons mal, avant de pouvoir nous faire une idée plus sûre de la question.

Par ailleurs, et comme nous venons de le dire, le *Baudouin de Sebourg*, en dépit de sa longueur, n'est que la première pièce d'un vaste ensemble, dont la suite immédiate est sans doute le *Bâtard de Bouillon* (dont nous ne nous sommes pas occupé) et qui se continuait en des poèmes perdus dont il ne subsiste plus que des mises en prose plus ou moins altérées. Nous avons essentiellement porté notre attention sur le *Saladin*, qui a recueilli et mis en forme les légendes élogieuses qui se sont développées dans le monde chrétien autour du nom de celui qui avait reconquis Jérusalem sur les croisés. La médiocrité des textes conservés est extrême et ne justifie guère qu'une analyse de leur contenu, parfois très curieux.

Les leçons du *jeudi* ont été consacrées à l'étude des derniers contes de la *Vie des Pères* qui nous restaient à examiner. C'étaient d'ailleurs, sinon les plus médiocres, du moins les plus dépourvus d'originalité de la collection, s'agissant en grande majorité de miracles de la Vierge. Le professeur espère terminer dans un délai qui ne sera pas trop long l'édition du texte qu'il a depuis longtemps en projet et la mise au point des études comparatives consacrées à l'ensemble des contes.

PUBLICATIONS

— *La farce de Cauteleux, Barat et le Villain*, « Mélanges de Langue et de Littérature du Moyen Age et de la Renaissance offerts à Jean Frappier » (Genève, 1970, p. 595-602).

— *Notes de lexicographie française*, « Mélanges... Albert Henry », p. 115-128 (dans *Travaux de Linguistique et de Littérature publiés par le Centre de Philologie et de Littératures romanes de l'Université de Strasbourg*, VIII, 1, 1970).

— *Une légende pieuse du Moyen Age : le conte du sénéchal*, 13 p. in 4° (Séance publique annuelle des cinq Académies du lundi 26 octobre 1970).

— *Farce et « jeu » inédits tirés d'un manuscrit de Barbentane* (*Romania*, 92, 1970, p. 145-199).

Le professeur a été élu président de la section 31 (Etudes linguistiques et littéraires françaises) du Comité national de la Recherche scientifique.

Il a été nommé président du Conseil de perfectionnement de l'Ecole des Chartes.

Comme les années précédentes, il a assuré la direction de la revue *Romania* et celle de la collection des *Classiques français du Moyen Age*.